



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 12 (1984)

DOI: 10.11588/fr.1984.0.51643

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Probleme erarbeitet werden sollen (vgl. S. 2 und die diesbezüglichen Hinweise im Geleitwort von O. BÜSCH, S. VI).

Von den insgesamt 14 Beiträgen (S. 25–431, davon knapp die Hälfte in englischer Sprache) setzen sich drei (Teil I) mit Fragen der ökonomischen und statistischen Analyse auseinander: Neben G. MERKINS Bemerkungen zu einer Theorie der deutschen Inflation und dem Versuch von H. J. JAKSCH, anhand eines ökonometrischen Modells potentielle Alternativen zur tatsächlichen Verlaufsform der deutschen Hyperinflation zu simulieren, sei besonders auf die Untersuchung von D. LINDENLAUB hingewiesen, mit der am Beispiel der Geschäftspolitik einiger deutscher Maschinenbau-Unternehmen der Nachweis geführt wird, daß keineswegs (jedenfalls nicht generell, wie wiederholt behauptet) mit dem Geld immer auch die Schulden entwertet wurden und die Inflation dadurch zu gewinnträchtigen Investitionsschüben geführt habe.

Der II. Teil vereinigt Beiträge zur deutschen Wirtschaftspolitik (P.-Chr. WITT über die staatliche Wirtschaftspolitik zwischen 1918 und 1923 sowie G. D. FELDMAN über die Phase der relativen Stabilisierung 1920/21) und zu den internationalen Wirtschaftsbeziehungen. Neben C. L. HOLTFRERICHS Untersuchung über die konjunkturanregenden Wirkungen der deutschen Inflation auf die Wirtschaft der USA (1920/21) verdient der konzise Beitrag von H.-J. SCHROEDER (auch über die projektbezogenen Fragestellungen hinaus) besondere Aufmerksamkeit.

Der III. Teil schließlich thematisiert gesellschaftliche und politische Auswirkungen der Inflation (so Th. CHILDERS anhand des Wahlverhaltens und der Wählerfluktuation; M. HUGHES mit dem Blick auf populäre Reaktionen auf die Inflation im Kontext ökonomischer Interessen, von Sozialverhalten und Gläubigerideologie; R. G. MOELLER, H. OSMOND, R. TSCHIRBS und A. KUNZ an Beispielen bäuerlichen Protestverhaltens gegen die Zwangswirtschaft, der Lohnpolitik im Ruhrbergbau und deren Folgen für die Arbeiterschaft, schließlich mit dem Blick auf die Konsequenzen der Realeinkommensentwicklung von Beamten, Arbeitern und Angestellten zwischen 1914 und 1924).

Die Vielfalt, Breite und Intensität schon der in dieser ersten Zwischenbilanz präsentierten Forschungsergebnisse lassen deutlich werden, daß – einen hoffentlich kontinuierlichen Fortgang des Projekts vorausgesetzt – der Zugewinn an Erkenntnissen nicht auf den Sektor der (sozialwissenschaftlich-)historischen Inflationsforschung beschränkt bleiben wird, sondern (wie dies auch in der Einführung, S. 3, angesprochen ist) durch ihn darüber hinaus Impulse zu einem intertemporalen und möglicherweise auch politisch aktualisierbaren Vergleich insbesondere mit der Inflations- und Wiederaufbauphase nach dem Zweiten Weltkrieg ausgehen werden.

Günther GRÜNTAL, Karlsruhe

Erich FROMM, Arbeiter und Angestellte am Vorabend des Dritten Reiches. Eine sozialpsychologische Untersuchung, bearb. und hg. von Wolfgang BONSS, München (dtv) 1983, 315 S.

Il aura fallu attendre plus de cinquante ans pour qu'avec ›Arbeiter und Angestellte am Vorabend des Dritten Reiches‹ un intéressant document sur l'histoire de la République de Weimar et une des premières études de l'Ecole de Francfort soit enfin publiée. Dans le cadre du programme de travail défini par Horkheimer en 1929 lorsqu'il prend la direction de l'Institut de recherche sociale, programme qui, pour renouveler le marxisme, préconise la pratique d'un »matérialisme interdisciplinaire« et de la recherche empirique, le jeune Fromm lance la même année une vaste enquête sur les ouvriers et les employés. Afin de tester la valeur de leur engagement politique, Fromm, élève de Freud, veut tirer parti des acquis de la psychologie sociale. Aux questions

traditionnelles sur les options idéologiques, il ajoute toute une série d'autres questions concernant l'attitude devant la vie, les goûts esthétiques et culturels, la conception du rôle de la femme et de l'éducation, les relations inter-personnelles dans le travail et dans la vie privée ainsi que l'opinion que les individus ont d'eux-mêmes. Il s'agit d'apprécier le degré de cohérence entre les structures latentes de la personnalité et les choix politiques conscients, l'hypothèse de départ étant que ceux-ci sont d'autant moins solides qu'ils sont en contradiction avec celles-là.

La mise en œuvre du projet est tout d'abord retardée par des problèmes méthodologiques: la technique de l'enquête par sondage n'en est encore qu'à ses balbutiements! Au terme de la phase documentaire, à la fin de l'année 1931, un tiers seulement des 3300 questionnaires distribués ont été renvoyés. En outre, la mise au point des critères de dépouillement s'avère elle aussi délicate. Elle n'est pas achevée lorsque la venue d'Hitler au pouvoir force l'Institut à cesser ses activités. Comme Fromm, réfugié aux États-Unis avec les principaux chefs de file de l'École de Francfort, n'a réussi à sauver qu'une partie de la documentation, il hésite tout d'abord à aller plus avant. Mais ce n'est pas l'hypothèque d'une insuffisante représentativité de l'enquête – seuls 584 questionnaires, c'est à dire moins de 20 % du matériau collecté, ont pu être conservés – qui fait finalement disparaître l'étude dans les tiroirs, puisque les résultats d'un premier dépouillement sont présentés en 1936 dans la revue de l'Institut. On a longtemps cru que son achèvement et sa publication avaient été empêchés par la rupture de Fromm avec ses anciens collaborateurs par suite de conflits personnels n'ayant rien à voir avec l'étude. Comme Marcuse le confirmera bien plus tard, il n'en est rien: l'opposition est venue de Horkheimer et d'autres membres de l'Institut avant même que cette rupture ne fut consommée. Les raisons étaient d'ordre politique: selon eux, les résultats de l'enquête risquaient de porter tort à la résistance anti-nazie.

Qu'on en juge: à la question «Comment, selon vous, peut-on changer le monde?» seulement 41 % des personnes interrogées répondent en faisant référence au socialisme, alors que si les réactions avaient correspondu aux préférences partisans, on aurait dû en trouver 78 %. De fait, seulement 74 % des communistes, 68 % des socialistes de gauche et pas plus de 36 % des sociaux-démocrates font allusion au socialisme. Interrogés sur les personnalités de l'Histoire qu'ils considèrent comme les plus importantes, les sociaux-démocrates mettent Marx en tête (29 % des réponses); mais c'est ensuite Napoléon qui est le plus souvent cité (20 %), à la quatrième place Stresemann reçoit autant de suffrages que Bebel (13 %), tandis qu'Ebert (10 %) est moins souvent cité que Bismarck! Dernier exemple, malgré l'attitude officielle de leurs partis, près d'un quart des communistes et des sociaux-démocrates se déclarent en général hostiles au travail féminin, l'hostilité étant encore plus forte lorsqu'est envisagée l'activité professionnelle des femmes après le mariage (71 % de non pour le SPD, 51 % pour les socialistes de gauche ainsi que pour les communistes).

Toutes ces réponses et bien d'autres encore montrent qu'à gauche, les mentalités et les comportements sont trop souvent en contradiction avec les convictions affichées, ce qui augure mal de leur fermeté. Pour essayer de mesurer la portée politique de ces résultats, Fromm va au bout de ses prémisses théoriques. Après l'analyse question par question, il entreprend dans un dernier chapitre d'examiner le degré de cohérence entre les réponses pour chaque individu interrogé. A cet effet, il sélectionne trois séries de questions, correspondant à trois dimensions d'analyse, les opinions politiques, le caractère (où il s'agit de déceler la présence éventuelle de tendances autoritaires) et l'attitude à l'égard d'autrui (comportement individualiste ou solidaire). Chaque réponse, puis, en faisant la somme des résultats, chaque dimension est ensuite classée en fonction de quatre catégories, *radikal*, *autoritär*, *kompromißbereit* et *indifferent*, la comparaison entre les dimensions permettant le diagnostic final.

Au terme de cette classification, une grande part des interrogés apparaissent plutôt autoritaires, précisément 46 % des employés, 34 % des ouvriers non-qualifiés et 33 % des ouvriers qualifiés. Comme on pouvait s'y attendre, on trouve davantage d'ouvriers que d'employés ayant donné de façon conséquente des réponses de gauche, mais une analyse plus

fine en fonction de l'engagement politique n'est guère rassurante: seulement 7 % des sociaux-démocrates, 18 % des socialistes de gauche et 27 % des communistes sont »radikal« dans les trois dimensions. Au total, on n'a que 15 % des interrogés de gauche dont la personnalité soit pleinement en accord avec l'opinion politique et dont on puisse donc attendre qu'ils défendent leurs convictions jusqu'au bout. Certes, 25 % d'entre eux, tout en ne répondant pas avec autant de cohérence restent relativement dignes de confiance, mais inversement on ne décèle pas moins de 5 % de sociaux-démocrates et autant de communistes ayant une personnalité franchement autoritaire.

Que signifient de tels résultats? Ils sont quantitativement peu fiables, ce dont Fromm était d'ailleurs conscient: au regard des exigences statistiques d'aujourd'hui, l'échantillon est nettement insuffisant et, malgré l'affirmation optimiste de l'auteur (p. 92), sa représentativité n'est pas avérée. La remarque vaut a fortiori pour le dernier chapitre puisque la méthode employée force à éliminer les questionnaires trop contradictoires dans une ou plusieurs dimensions et de ce fait irréductibles à un classement. C'est d'ailleurs probablement pour ne pas devoir en éliminer trop que Fromm a retenu si peu de questions par dimension d'analyse (4 pour l'engagement politique, 7 pour le caractère et 4 pour l'attitude vis-à-vis d'autrui): la classification des résultats en est d'autant plus fragile.

Ceci dit, les chiffres rendent compte d'une tendance indéniable, la pénétration des valeurs bourgeoises dans les milieux de gauche. Il n'est pas étonnant que ce phénomène touche surtout le SPD qui, devenu parti de la République et défenseur de la démocratie libérale, s'est d'autant plus ouvert aux classes moyennes. Malgré le maintien d'un dense réseau d'associations et d'organisations diverses, la sub-culture socialiste, protection déjà insuffisante contre la contagion nationaliste en août 1914, apparaît en pleine désagrégation: en d'autres termes, le SPD est en train de devenir un *Volkspartei*. Fromm, dont la sympathie pour le courant socialiste de gauche transparait nettement, notamment dans la grille d'interprétation employée pour les réponses aux questions esthétiques et culturelles, regrette une telle évolution. A ses yeux, l'enquête montre que dès la fin des années vingt la gauche était bien moins solide et donc bien plus vulnérable face à la montée du national-socialisme que sa puissance organisationnelle ne semblait le suggérer. Le constat politique est clair et on comprend la réticence de Horkheimer à le rendre public.

En matière d'interprétation historique, les conclusions de Fromm sont en revanche beaucoup plus floues et révèlent les limites de sa démarche. Cherchant à reconstruire la genèse des syndromes autoritaires, il désigne comme phénomène central le glissement de la petite-bourgeoisie conservatrice vers une mentalité »rebelle-autoritaire« à la suite des désordres politiques et de l'hyper-inflation du début des années vingt. Selon lui, beaucoup de ceux qui étaient épris de sécurité et respectueux des autorités établies sous l'Empire se mettent alors à mépriser et haïr ce qu'ils respectaient naguère. Leurs ressentiments les rendent alors particulièrement sensibles à la propagande national-socialiste, qui satisfait à la fois leur désir de rébellion et leur aspiration latente à une société d'ordre (p. 248-249). On souscrit d'autant plus facilement à cette analyse qu'elle nous livre avant l'heure l'interprétation désormais classique du national-socialisme comme un »extrémisme des classes moyennes« (Lipset, 1960)¹. Mais pourquoi Fromm affirme-t-il que »dans les années d'après-guerre« les caractères rebelles-autoritaires se rallient nombreux aux partis socialiste et communiste »parce que ceux-ci représentaient la lutte contre une autorité établie« (p. 248)? Quand, dans les années d'après-guerre, peut-on constater tant sur le plan électoral qu'au niveau du recrutement partisan, un tel glissement à gauche des

1 L'analyse de Fromm est cependant moins originale qu'on pourrait le penser: l'explication du national-socialisme comme un phénomène de radicalisation des classes moyennes est en effet un des éléments de la théorie du fascisme formulée dès le début des années trente par Trotsky et Thalheimer à partir des écrits de Marx sur le bonapartisme.

classes moyennes? Et dans quelle mesure le SPD, d'ores et déjà autant parti de la République que du socialisme, apparaît-il encore comme un facteur de contestation des autorités établies? Fromm ne peut utiliser de manière convaincante ses hypothèses sur le comportement politique de la petite-bourgeoisie parce qu'il est trop fixé sur l'évolution des partis de gauche. Pour la même raison, on cherche d'ailleurs en vain un commentaire du fait que 12 % des interrogés classés *Bürgerliche*, c'est à dire votant pour les partis bourgeois relèvent aussi du syndrome *radikal-autoritär*. Bien que tout au long du dépouillement le qualificatif *radikal* ait été explicitement conçu comme une caractéristique de gauche, Fromm l'a appliqué automatiquement à toutes les réponses »le capitalisme« ou »les capitalistes« à la question »qui, à votre avis, est responsable de l'inflation du début des années vingt?« Ce faisant, il confond dans une même rubrique l'anti-capitalisme de gauche et celui de droite et, le classement à gauche des *Bürgerliche* apparaissant comme une contradiction dans les termes, néglige de relever dans son propre matériau d'enquête un résultat confirmant l'interprétation du national-socialisme comme un conservatisme-révolutionnaire. En fait, le livre n'est donc pas vraiment cette étude générale sur »les ouvriers et les employés à la veille du national-socialisme« annoncée par son titre.

Quant à l'analyse de la gauche, véritable objet de l'étude, elle n'apporte pas, malgré la lucidité du jugement politique, d'éléments nouveaux pour la connaissance historique². Fromm se contente par exemple d'affirmer que les communistes et socialistes classés *radikal-autoritär* ont certainement fini par abandonner leurs convictions pour se rallier au national-socialisme au début des années trente ou peu après la venue d'Hitler au pouvoir. Pour formuler des hypothèses plus fines, il eût fallu savoir quelque chose sur les réactions face à la grande crise économique et aux problèmes de politique étrangère, deux terrains où la propagande et, après 1933, la pratique politique hitlériennes apparaissent particulièrement efficaces. Or, conçue et achevée trop tôt, l'enquête ne comporte aucune question sur ces thèmes.

Malgré toutes ces réserves, l'ouvrage de Fromm reste passionnant, car au delà des insuffisances méthodologiques et des maladresses d'interprétation, il nous offre une foule de renseignements sur les habitudes, les goûts et les manières de penser des ouvriers et des employés interrogés. A ce titre, il constitue un document précieux sur la vie quotidienne à la fin de la République de Weimar.

Alain LATTARD, Paris

Josef und Ruth BECKER (Hg.), *Hitlers Machtergreifung. Dokumente vom Machtantritt Hitlers: 30. Januar 1933 bis zur Besiegelung des Einparteienstaates 14. Juli 1933*, München (Deutscher Taschenbuch Verlag) 1983, 434 p. (dtv dokumente).

Les recueils de documents sur le Troisième Reich sont déjà nombreux et parfois excellents. L'originalité de celui-ci tient d'une part à sa concentration sur les six premiers mois de la dictature, d'autre part à un parti pris de très large éclectisme en matière idéologique et surtout quant à la nature même des documents offerts à la réflexion sans autre présentation qu'une courte formule, souvent extraite du texte même, et qui fait mouche. Les extraits de lettres, journaux intimes, reportages locaux, rapports de police, rapports diplomatiques etc tiennent, avec les analyses émanant de personnalités politiques ou religieuses, plus de place que les documents officiels, qu'il est loisible à chacun de consulter dans les recueils spécialisés. Trois-cent-quarante textes nous sont ainsi proposés non pas suivant un classement thématique, mais

² L'ouvrage de Fromm a, de fait, été peu remarqué par les historiens. La plus récente synthèse sur l'historiographie de la République de Weimar due à Eberhard KOLB (*Die Weimarer Republik*, München/Wien 1984) n'en fait pas mention dans sa bibliographie.